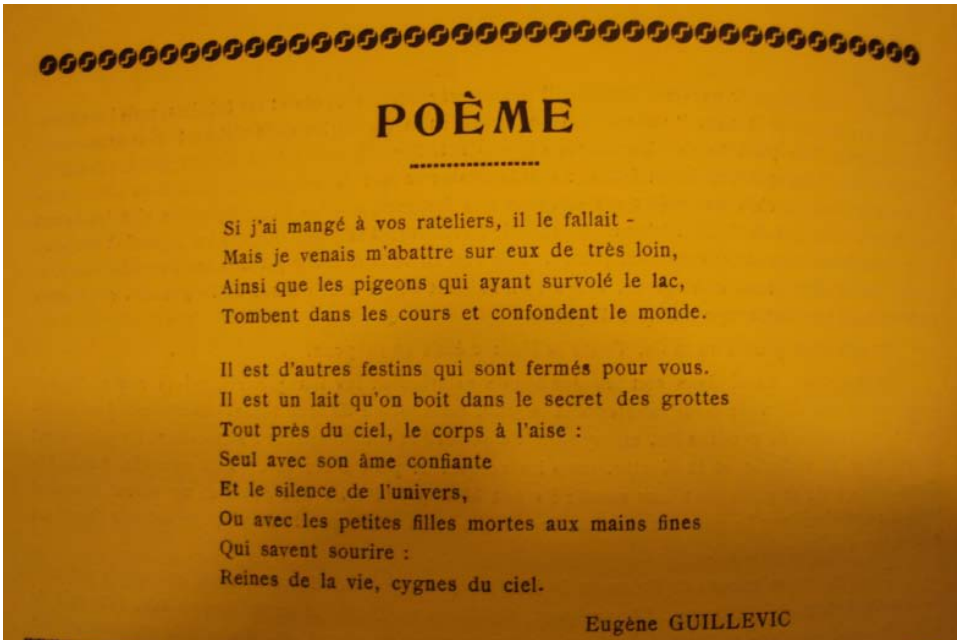


# Poème (*La Grive*, janv. 1933)



## La traduction de Patricia Terry de « La Mer » de Guillevic, extrait de *Motifs* (1987)

*Jacques Lardoux*

Se jeter dans la mer,  
Disent les gens.

Mais moi dans quoi  
Puis-je me jeter ?<sup>1</sup>

**E**n tentant de se mettre à la place de la mer et de parler en son nom, Guillevic faisait un choix original qui le rapprochait d'une certaine façon des techniques orientales de méditation comme le yoga ou la philosophie zen, mais son point de vue n'était en rien religieux, là comme ailleurs le requérait surtout une démystification des poncifs lyriques, à ceci près qu'il avait appris, disait-il, à distinguer lyrisme et lyrisme.<sup>2</sup> A partir de là le lecteur entrait dans un univers à la fois proche et lointain souvent composé d'innocence et d'humour.

On sait que la mer n'a pas cessé d'inspirer les poètes, et le XIX<sup>ème</sup> siècle, le siècle romantique, avait renchéri : « Homme libre toujours tu chériras la mer » écrivait Baudelaire, et le jeune Rimbaud s'exclamait dans « Le bateau ivre » : « O que ma quille éclate ! O que j'aïlle à la mer ! » ; dans les années 1920, Paul Valéry — que Guillevic avait bien connu — s'extasiait à son tour devant « la mer, la mer, toujours recommencée » etc.

Guillevic, né à Carnac en 1907, au bord de l'océan Atlantique, n'a pas dérogé à la règle, lui aussi a composé une longue suite<sup>3</sup> consacrée à l'élément marin, et cela bien qu'il ait toujours prétendu être d'abord un

homme de la terre. Ainsi en 1987, fit-il publier « La mer » (1981-1984), dans *Motifs* en même temps que *Creusement*, poème, semble-t-il plus terrestre, à l'occasion de ses quatre vingt-ans. Dans nos entretiens sur l'humour, Guillevic déclarait : « *Océan, vieux célibataire* » avait écrit Lautréamont, ça m'avait frappé. Mais je pensais aussi à Rilke : « Un poète a parlé / d'uraltes *Wehen vom Meer*, // Du souffle de la mer/ Plus vieux que le temps », et il ajoutait : « *Motifs* a compté pour moi, il y a plein de choses<sup>4</sup> ». C'est donc aussi pour aller vers quelques-unes de ces « choses » que nous entamons aujourd'hui notre réflexion, cependant notre attention portera avant tout sur la traduction publiée en 2007 de Patricia Terry, universitaire de Boston.<sup>5</sup> Auparavant, en 1987, le même ouvrage de Guillevic avait été traduit en allemand par Monika Fahrenbach-Wachendorf.<sup>6</sup>

Pour déconstruire les poncifs liés à la mer, sans doute Guillevic a-t-il aussi été inspiré par des poètes comme Tristan Corbière, Jules Laforgue ou même Jacques Prévert qui, comme lui, bousculaient à la fois les traditions et les manières d'écrire. Aussi la langue de notre auteur est-elle populaire mais à sa manière, on va avoir l'occasion de le vérifier. Il faudrait, dans un tout autre registre, encore évoquer un autre poète qui a beaucoup compté pour Guillevic du moins dans sa jeunesse, il s'agit de Paul Claudel. La place de la mer dans les *Cinq Grandes Odes* de Claudel est importante<sup>7</sup>, et dans la troisième et la quatrième ode, l'assimilation du poète à la mer se réalisait déjà, toutefois le comparatif « comme » restait de rigueur. Quoi qu'il en soit c'est cette même dimension cosmique qui nous retient ici. De la sorte encore, Henri Meschonnic, poète, traducteur, théoricien, qui appréciait beaucoup la poésie de Guillevic et ses traductions, principalement à partir de l'allemand, avait choisi de terminer son intervention au colloque de Carnac de 2007 par l'expression d'une certitude qu'il disait partager avec Guillevic : « l'érotisme est cosmique ou il n'est pas ». <sup>8</sup> Cette simple phrase pourrait bien en effet définir l'apport principal de Guillevic dans la suite poétique qui nous occupe : un érotisme cosmique et non plus lié à la féminité et à son idéalisation comme c'était le cas depuis toujours chez de nombreux poètes.

Concernant la traduction en général, Guillevic, dans *Vivre en poésie*, faisait ce commentaire éclairant : « J'ai constaté combien les traducteurs avaient du mal à trouver les équivalents des mots simples. Cela m'a aidé à

comprendre que mes rapports avec les mots ne relevaient pas de l'amour courtois».<sup>9</sup> Sans doute est-ce avec cette même volonté de simplicité que Patricia Terry a entrepris sa traduction de « La Mer », seulement il est à craindre que parfois la spécificité de l'écriture guillevicienne n'ait pas été suffisamment prise en compte. Il ne suffit pas de « traduire » ce que dit le poète, il faut essayer de le formuler dans la langue d'accueil, comme il l'a fait lui-même, si besoin avec ses tics et ses manies. Comme tout « grand » poète, Guillevic a une parole qui lui est très particulière, et il a souvent recours à des mots ou à des expressions relativement étonnantes. Certes, l'on savait déjà que notre poète s'identifiait volontiers aux « objets », des plus petits aux plus grands ; il avait expliqué que sa solitude depuis son enfance en était certainement la cause et il ajoutait avec malice que pour parler à la place du soleil ou de la mer, il ne fallait pas avoir beaucoup de modestie ! Pour autant l'intérêt du procédé apparaît considérable qui tente de proposer d'autres points de vue sur le monde. ...

Les quelques notations qui vont suivre à propos de la traduction de Patricia Terry ne sont que des remarques de détails. Il semble que cette traduction toujours fluide, agréable et claire, cherche l'équivalence la plus naturelle en langue américaine contemporaine, ce qui correspond à une grande qualité et relève justement le défi de la difficile simplicité à atteindre. Néanmoins, il semble que cette traduction pêche précisément, par un excès de simplicité (ce qui peut paraître un comble) mais on sait qu'il n'est pas simple d'être simple, sans compter que la simplicité peut revêtir plusieurs formes, or la forme de simplicité de Guillevic n'est pas ordinaire, tout est là.

### Eviter les lourdeurs

Visiblement la traduction de Patricia Terry rechigne face à ce que certains peuvent ressentir comme des lourdeurs d'expression. Dès les premiers mots du premier quanta (Guillevic, comme l'on sait, pour désigner ses courts poèmes avait choisi ce terme de « quanta » par référence à la physique quantique), la traductrice paraît s'écarter du texte initial. Quand le locuteur écrit : « Pourquoi pas moi, / La mer, //Pourquoi pas moi/ Là-haut ? », la répétition de « pourquoi » est évitée<sup>10</sup>, même chose à propos de « est-ce que », puis de « qu'est-ce que » (dans le

troisième quanta), des formes interrogatives considérées peut-être comme familières et peu musicales. C'est qu'en effet il y a moyen de dire autrement les choses et en français et en anglais, mais comment restituer la manière presque un peu pataude utilisée ici ? L'américain doit bien avoir des tournures approchantes sans tomber dans la vulgarité — ce que ne fait à aucun moment Guillevic — et c'est cette nuance sans doute qu'il est difficile à restituer.

Au cours des quantas suivants (lesquels souvent progressent par séries), la traduction va limiter la répétition insistante du pronom personnel « moi », alors, que Guillevic n'hésite pas à en faire un usage relativement fréquent ce qui confère à son propos une saveur appuyée, et parfois même un humour un peu spécial que l'on peut juger certes, trop volontaire mais qui se révèle en tout cas tout à fait prégnant. Par contre si le quanta 12 propose une remarque d'ordre général (« Ce besoin/ De se répéter, / Vague après vague »), la traduction fait intervenir cette fois un « moi » plus spécifique (« *to repeat myself*<sup>11</sup> »). Va-t-on estimer alors que les choses s'équilibrent ?

Sans doute aussi que la répétition du substantif « partie » dans le quanta 36 avait été trouvée un peu maladroite (« Dans ma partie/ Profonde et noire// Ou dans ma partie/ Plus ou moins mobile<sup>12</sup>... »), aussi a-t-elle été évitée à la traduction, mais il y a des maladroites qui font le style, Céline dans le roman, Prévert, Vian en poésie, et bien d'autres l'ont prouvé.

### L'oral et le langage courant

Dans le texte en français du troisième quanta, le petit mot d'affirmation « sûr », qui a une valeur phatique (d'accentuation), relève manifestement de l'oral et du langage courant ; ce terme aurait une équivalence directe en américain « *Sure* », peut-être avec une nuance un peu plus vulgaire, cependant la traduction préfère le banal « *Of course* ». <sup>13</sup> Ce même quanta « Sûr »/ Que je rumine [...]» contient une notation importante qui sera reprise plus loin quand Guillevic dira en substance qu'il rumine sans doute davantage qu'il pense, une formule nietzschéenne qu'il avait déjà utilisée dans plusieurs de ses recueils. L'expression familière « bien sûr » qui peut sembler superflue (mais elle ne l'est pas) ne sera pas reprise non plus dans la traduction du quanta 19: « Bien sûr/ Que je ne suis pas indifférente/ A l'égard de mes baleines. » <sup>14</sup> Il faut peut-être se souvenir et admettre que

Guillevic avait dit, en souriant, dans un film documentaire qui lui était consacré : « Moi aussi, je suis comme mon pays (Carnac), je suis un peu épais... »

### Elégance de la traduction

D'ores et déjà, aurions-nous compris le principe de la traduction de Patricia Terry : la simplicité oui, mais pas jusqu'à la lourdeur de la répétition, pas jusqu'à l'inélégance. Or, Guillevic n'a que faire de l'élégance du discours, encore une fois il se place dans un rapport personnel au langage, un rapport direct que lui seul conduit là où il veut, d'autant que, comme il l'avait écrit dans son « Art poétique » de *Terraqué* : « Les mots, les mots/ Ne se laissent pas faire/ Comme des catafalques./Et toute langue est étrangère<sup>15</sup> » ! Il aurait donc une sorte de bataille, de conflit permanent, pas toujours très agréable entre les mots, il faudrait s'y faire. Steinbeck n'avait-il pas titré l'un de ses romans *En un combat douteux* ? Notre poète avait donc un rapport entêté et conquérant au langage ; il cherchait à toujours creuser quoi qu'il advienne toujours plus avant en lui-même et dans les mots.

Inélégante encore sans doute, parce qu'insistante et phonétiquement assez dure, la répétition de la négation « ne...que » dans le quanta 8<sup>16</sup> — dans son manuscrit, Guillevic avait numéroté les fragments en question. La traduction va encore éviter cette répétition, comme elle évitera, dans le quanta 15, la reprise du substantif « regard ». <sup>17</sup> De même l'adjectif « indiscutable » (quanta 10), bien qu'il existe en anglais, n'avait pas été traduit littéralement mais par une périphrase ; ce terme semblait-il trop peu poétique ? <sup>18</sup> Notons que dans les quantas 20 et 21, la conjonction de coordination « mais » ne sera pas traduite non plus, aurait-elle à son tour quelque chose de trop prosaïque ? Il n'est pas faux de constater que le vocabulaire de Guillevic, qui fut quarante années fonctionnaire dans l'enregistrement et au ministère de l'économie à Paris, peut avoir parfois quelque chose d'un peu rigide, mais est-ce une raison suffisante ? Toujours dans le quanta 20, « Les horizontales, / ça me connaît », le « ça » n'est pas non plus repris ; rapide et familier, pouvant même avoir des connotations psychanalytiques, lacaniennes ou autres, le « ça » (on le retrouve dans le quanta 23) semble pourtant faire partie du vocabulaire guillevicien, mais là encore la traduction préférera une périphrase moins

abrupte et plus claire. La question pourrait se poser – s’il ne s’agissait pas d’art — de savoir si le rôle d’une traduction est de « corriger » ce qui peut sembler des laisser-aller ou des approximations. On se souvient de la déclaration d’André Breton : le poète n’a pas voulu dire, il a dit... La forme du poème est, comme l’on sait, indissociable du fond, c’est ce qui rend la poésie si difficile à traduire. Guillevic, quant à lui, estimait que les traducteurs sont bien à plaindre, quoi qu’ils fassent, ils seront critiqués, il n’en décrivait pas moins leur tâche comme une quête exaltante de l’impossible.<sup>19</sup>

### Transformations

Toujours dans cette « chasse » au détail, quand dans le quanta 24, « Pourquoi les arbres » est traduit « *Why is it that trees* », on peut s’étonner de la présence d’un démonstratif à valeur de présentatif, l’article défini à valeur général a un autre impact presque métaphysique ...De même la forme plus développée « *it is* » peut ne pas sembler vraiment nécessaire. Autre transformation qui interpelle quand, un peu plus avant, dans le quanta 53, le seul verbe « s’épanouir » deviendra l’expression « *Arch their petals far enough back* », la transformation dans ce cas est tout de même très appuyée, et comme par hasard c’est pour mettre en valeur cet archétype de l’amour courtois qu’est la fleur ! Revanche de la traductrice romantique, symboliste, tout ce qu’on veut, qui trouve en somme que le verbe « s’épanouir » pour désigner des fleurs c’est vraiment trop peu de chose ! Or, la brièveté chez Guillevic fait partie de sa force, peut-être qu’il n’a pas bien été élevé dans la beauté et l’harmonie, lui qui avait dû subir une mère « castratrice » comme il disait, une mère qui le trouvait laid, et qui estimait qu’il ressemblait à son père lequel délaissait son épouse etc. Pour cette raison et pour bien d’autres raisons, professionnelles notamment de rédacteur administratif, Guillevic avait un sens de l’expression des plus laconiques (une critique, pensant par dérision au roi de France Pépin le Bref (715-768) n’avait-elle pas écrit un article intitulé « Guillevic le bref » ?) [20]

Pourquoi encore dans le sonnet 30, « Lorsque je ne suis pas bien/ C’est que je ne suis pas/ Dans ce qui est mon avenir », un besoin dans la traduction de davantage de précision ? : « *When all is not well with me/ It’s because I’m not in the present/ Of my future*<sup>21</sup> » — astucieux en effet

ce « présent de mon futur », mais un peu trop explicatif par rapport au texte premier. Plus surprenant encore serait le fait que dans le quanta 35 « un rameau » devienne à la traduction « une branche<sup>22</sup> » ! Peut-être qu'un rameau peut sembler trop minuscule - sur l'immensité de la mer on ne l'aurait pas vu, question de bon sens !... Il est vrai que parfois Guillevic semblait écrire un peu au débouté, comme il parlait, avec une certaine brusquerie, tout à coup entrecoupée de longs silences, cela pouvait surprendre un lecteur, un auditeur. Mais en la circonstance il serait sans doute bon de ne pas oublier qu'il se définissait lui-même comme « un poète breton de langue française ». Il savait être précis, mais d'une façon parfois qui pouvait prêter à sourire et c'était tant mieux ...

Jusqu'où un traducteur peut-il modifier le texte original ? Au nom de quelle nécessité de précision ? Les lignes de démarcation de ces impératifs apparaissent souvent difficiles à cerner. Mais comment se fait-il par exemple — fallait-il éviter pour un lecteur néophyte toute ambiguïté d'interprétation — que le quanta 47 « Je vois, moi aussi » devienne à la traduction « *I am not blind.* »<sup>23</sup> L'ambiguïté ne fait-elle pas partie de la poésie guillevicienne ? Est-ce de peur que le lecteur ne comprenne pas encore le sens de la phrase, que survient une précision dans le quanta 63 (« Où je vais me cogner ») ? « *I hit my head ?* »<sup>24</sup>

### Singulier ou pluriel

Pourquoi « la crevette » du quanta 18 entraînait-elle un pluriel dans la traduction ? Est-ce parce que c'est bien de considérer l'espèce au sens générique c'est probable, mais n'y avait-il pas, dans le singulier, une ambivalence intéressante à rendre ? C'est le moment de rappeler que Guillevic disait en substance que Ponge –avec qui on l'avait souvent comparé – décrivait la crevette, quand lui, Guillevic, se vivait crevette.<sup>25</sup> Comme donc il se vivait la mer ! Un singulier, un pluriel, ce ne sont que des détails dira-t-on, sans grande importance, mais comme le rappelait fort justement Baudelaire : « Il n'y a pas de minutie en matière d'art<sup>26</sup> », c'est-à-dire qu'il n'est pas un détail qui n'ait toute son importance.

Pourquoi de même, faire du substantif « pouvoir » un pluriel dans la traduction du quanta 27<sup>27</sup> ? Même remarque à propos de « profondeur » dans le quanta 41<sup>28</sup>, de « tremblement » dans le quanta 48<sup>29</sup>... Même si l'anglais dirait plutôt ceci et non pas cela, une « bonne » traduction ne



devrait-elle pas aller parfois jusqu'à un peu forcer la langue d'accueil pour qu'on y sente la marque indélébile d'un autre idiome, ou tout au moins la personnalité particulière qui est celle du poète ?

### *L'écueil de la banalisation*

Dans le prolongement de qui précède apparaît tout ce qui pourrait entraîner une certaine banalisation de la traduction. « Enfouissons-nous, / Enfouissons-nous, » répète le quanta 49, ce qui devient « *Let's go down into the depths, / Into the depths.* »<sup>30</sup> La répétition y est mais pas la force du verbe « s'enfouir », un verbe qui existe pourtant en anglais et dont l'emploi aurait le mérite de faire penser au dernier vers du poème « Emportez-moi » d'Henri Michaux, extrait de *La Nuit remue* (1935), et qui était, chez Michaux, le préféré de Guillevic sans doute pour sa force dramatique : « Emportez-moi, ou plutôt enfouissez-moi. »<sup>31</sup> Car Guillevic s'il aimait plaisanter avait en même temps un sens profond, du terrible et du tragique.

### Equivalences

Ainsi, là où nous en sommes, le problème le plus récurrent en fait de traduction pourrait être le suivant : jusqu'où accepter les équivalences ? Qu'est-ce qu'une équivalence dans la langue poétique lorsqu'on traduit ? Dans le quanta 66, on trouve l'adjectif « sempiternelles » (« sempiternelles marées ») et le groupe nominal « ces brinquebalements », des mots qui existent en anglais, or la traduction propose des équivalents, bien entendu tout à fait convenables, (« *ever-recurring tides* », « *that rocking and rolling about* ») mais qui ne sont que des équivalents.<sup>32</sup> Même phénomène pour « Dans des anfractuosités » traduit par « *Into the crevices of rocks* » — en levant toute ambiguïté sur le lieu dont il est question, en précisant bien qu'il est question de rochers, la traduction n'ampute-t-elle pas le texte d'un peu de son mystère ? N'est-ce pas aussi dans les non-dits que se trouve la poésie ? Guillevic parle au nom de la mer, mais pourquoi ne parlerait-il pas simultanément en son nom également ou au nom de l'humain en général ? ... La dérive possible du sens — quand l'indéfini ouvre à l'infini, disait-on des romantiques — constitue néanmoins l'une des voies possibles de la poésie. Trop de clarté, trop de précision nuisent-

ils à la poésie ? Et puis, si l'on veut aller encore plus loin, on pourrait même parfois se demander de quoi parle au juste le locuteur ? En vérité on ne le saurait pas toujours très bien, ce type de poésie jouerait volontiers des accords entre fascination et terreur sacrée.<sup>33</sup>

Ne serait-ce que par sa forme, le quanta 69 ne serait pas sans rappeler un haïku : « Il arrive que la nuit / Je suis seule/ A me distinguer du reste » Le reste, quel reste ? Quelle goutte de néant manque-t-il à la mer, interrogeait Mallarmé, Guillevic s'en était souvenu dès le début de son recueil *Carnac*, un autre ouvrage où il traite avec insistance de la mer. Cette propension à se mettre à la place de la mer chez le locuteur ne donnerait-elle pas le vertige, ne deviendrait-elle pas quelque peu effrayante ? Cela fait partie sans doute du jeu. Jean-Pierre Richard parlait volontiers de la « tétatologie » de Guillevic<sup>34</sup> et le philosophe Bachelard fut d'emblée sensible à la puissance occulte de son écriture ? Toujours à propos du quanta 69, la traduction anglaise, notablement plus étendue que l'original, perdrait, semble-t-il, quelque chose de la puissance ramassée et inquiétante du texte initial : « *Sometimes at night/ I am the only one who can tell/ Where I end and the rest begins.* »<sup>35</sup>

Difficile traduction ?

Maureen Smith l'a dit et l'a écrit « traduire Guillevic : un défi quotidien<sup>36</sup> » ... On serait tenté de se demander si Guillevic est particulièrement difficile à traduire depuis Boston, ville élégante et distinguée, dit-on, la ville pourtant où naquit Edgar Allan Poe ... Comment traduire ces quanta de « La Mer » en leur vivacité ou au contraire en leur lente rumination ? Comment faire passer dans la langue de Whitman, de Thoreau, de Frost, de Ginsberg — des poètes américains que Guillevic appréciait — cette sorte de familiarité brusque qui le caractériserait ? Comment traduire au mieux : « Quelle tête ils feraient » dans le quanta 74 ? Par « *Imagine the expression on their faces* » comme le fait Patricia Terry ? Cela semble peu probable car plus long, moins expressif, moins familier, moins brutal. Et pourtant la suite apparaît retrouver de la rapidité quand « Si je me retournais // Et s'ils me voyaient à l'envers//Sens dessus dessous » devient : « *If I turned over//And they saw me/ Upside down!* »<sup>37</sup> Rapide encore, mais sans doute trop rapide cette fois — même si l'on sait bien que la plupart du temps que la langue

anglaise se montre plus dense habituellement que la langue française : « Qu'est-ce que serait/ Notre rencontre ? » traduit par « *What if/ We met?* »<sup>38</sup>

Guillevic aimait écrire des séries, rarement cependant il aura joué aussi longtemps sur un même thème, sur un même « motif »<sup>39</sup>, il fallait bien que ce fût la mer pour l'inspirer autant ! Il se souvenait-il que son père, en regardant la mer, s'était exclamé : « Ah, la garce ! » - il faut dire que ce père, avant de devenir gendarme, avait été marin et qu'il avait failli périr sur une côte du Sénégal ! Eugène, lui aussi aurait bien aimé devenir marin, mais il n'avait pas de bons yeux. Et puis à la longue, peut-être la mer était-elle devenue pratiquement le contraire de ce qu'il était lui Eugène Guillevic, aimait vraiment (« La terre à menhirs/ Et à pommiers? »)<sup>40</sup> Inutile d'aller plus loin dans notre pseudo-démonstration. « Cherchez la méthode »<sup>41</sup> disait le poète.

Citons pour terminer notre camarade Monique Labidoire : « On aura compris que c'est la mer-poète qui parle. Rien ne doit figer notre raison et encore moins notre cœur. Nous est suggéré de nous remettre en question, de nous connaître du dedans. Et nous connaître du dedans, c'est vivre l'expérience intime d'une nouvelle naissance par le poème, d'une nouvelle conception d'une nature essentielle. »<sup>42</sup>

Merci, quoiqu'il en soit, à Patricia Terry d'avoir traduit Guillevic, avec talent esprit et personnalité, toute traduction, surtout de poésie n'est-elle pas une sorte de conversation renouvelée avec des êtres que l'on aime ?

## Notes

<sup>1</sup> Guillevic, « La mer » (1981-1984) in *Motifs*, Gallimard, 1987, 135-213. Guillevic prenait volontiers le terme « motif » au sens de la peinture : « aller au motif, comme Cézanne allait au motif », disait-il.

<sup>2</sup> Guillevic, entretiens avec Alain Vircondelet et Lucie Albertini, de *Vivre en poésie*, Stock, 1980, nouvelle édition Le Temps des Cerises. A propos du lyrisme chez Guillevic voir aussi l'ouvrage de Bernard Fournier, *Le cri du chat-huant*, L'Harmattan, 2002.

<sup>3</sup> Bernard Fournier rapprochait « La mer » de *Motifs* du « Dit du pérégrin » dans *Autres* ou de « Herbarium de Bretagne » dans *Etier* et parlait

pour ces trois longues suites « d'un reste de désir épique », *Le Cri du chat-huant, le lyrisme chez Guillevic*, L'Harmattan, 2002, 225.

<sup>4</sup> Guillevic/ Jacques Lardoux, *Humour-Terraqué, Entretiens lectures*, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 1997, 156.

<sup>5</sup> *The Sea and others poems*, traduction de Patricia Terry, Avant-propos de Lucie Albertini Guillevic, Introduction de Monique Chedford, préface de la traductrice. Black Widow Press, Boston, USA, 2007.

<sup>6</sup> *Das Meer*, traduction en allemand de Monika Fahrenbach-Wachendorf, Tübingen Rive Gauche, 1987.

<sup>7</sup> La troisième ode est intitulée « Magnificat », titre que Guillevic reprend dans *Trouées* pour en faire cette fois un poème voué à la femme aimée.

<sup>8</sup> Henri Meschonnic, « Se vivre Dieu », le sacré chez Guillevic » in *Mots et images de Guillevic*, colloque de Carnac sous la direction de Jean-Pierre Montier, PU de Rennes, 2007, p. 190. C'est là aussi, dans ce sens de la poésie cosmique, que l'on retrouve l'influence de Claudel.

<sup>9</sup> Guillevic, *Vivre en poésie*, op. cit. p. 156.

<sup>10</sup> Guillevic, *The Sea and Others Poems*, op. cit., 116-117.

<sup>11</sup> *Ibid.*, 122-123.

<sup>12</sup> *Ibid.*, 136-137.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 116-117.

<sup>14</sup> *Ibid.*, 124.

<sup>15</sup> Guillevic, « Art poétique », *Terraqué* (1942).

<sup>16</sup> Guillevic, *The Sea and Other Poems*, op. cit., 120-121.

<sup>17</sup> *Ibid.*, 122-123.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 120-121.

<sup>19</sup> Guillevic cité par Lucie Guillevic Albertini dans l'avant-propos de cette traduction de *The Sea and Other Poems*, op. cit., 2.

<sup>20</sup> Luce-Claude Maître, « Guillevic le bref ? » *Europe*, mai 1981.

<sup>21</sup> Guillevic, *The Sea and Other Poems*, op. cit., 132-133.

<sup>22</sup> *Ibid.*, 134-135.

<sup>23</sup> *Ibid.*, 144-145.

<sup>24</sup> *Ibid.*, 156-157.

<sup>25</sup> Guillevic, article du *Monde*, à l'occasion de l'anniversaire de Ponge.

<sup>26</sup> Charles Baudelaire, « Notes nouvelles sur Edgar Poe ».

<sup>27</sup> Guillevic, *The Sea and Other Poems*, op. cit., 130-131.

<sup>28</sup> *Ibid.*, 140-141.

<sup>29</sup> *Ibid.* 146-147.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> Henri Michaux, « Emportez-moi » in *La nuit remue*, Gallimard, 1935.

<sup>32</sup> Guillevic, *The Sea and Other Poems*, *op. cit.*, 156-157. Une coquille d'imprimerie au quanta 71, p. 160 : “De toutes ces ondes/ Que me traversent”, au lieu de “De toutes ces ondes / Qui me traversent”.

<sup>33</sup> Je renvoie à ma thèse *Le Sacré sans Dieu dans la poésie contemporaine*, en laquelle Guillevic tenait un rôle important fondé sur une catégorie du numineux décrite par Feuerbach, reprise par Otto, le fascinant et qui fait couple souvent avec le tremendum, la terreur.

<sup>34</sup> Jean-Pierre Richard dans *Onze études sur la poésie moderne*, Seuil, 1964. « Tématologie », discours sur les monstres.

<sup>35</sup> Guillevic, *The Sea and Other Poems*, *op. cit.*, 158-159.

<sup>36</sup> Intervention au colloque de Dublin sous la direction de Michael Brophy, *Guillevic : La poésie à la lumière du quotidien*, Peter Lang Editeur, Bern, 2009, 201-213.

<sup>37</sup> *Ibid.*, 160-161.

<sup>38</sup> *Ibid.*, 174-175.

<sup>39</sup> *Ibid.*, 172.

<sup>40</sup> *Ibid.*, 190.

<sup>41</sup> *Ibid.*, 178.

<sup>42</sup> Monique Labidoire : « Guillevic et la mer » in *Cahiers de La Baule* (septembre 2003) : 78. Mentionnons aussi, parmi les publications récentes, les chapitres sur la mer chez Guillevic dans *Guillevic et sa Bretagne* de Maria Lopo, PU de Rennes, 2004 et dans *L'Univers imaginaire de Guillevic* par Brigitte Le Treut, Rennes, La Part Commune, 2007.